

[...]

Ma scolarité primaire s'est déroulée pendant la guerre qui faisait rage en Europe. Dans notre quotidien, la principale conséquence était la sévérité des restrictions d'approvisionnement. Nous manquions de tout. La pénurie allait jusqu'aux articles d'hygiène. Il n'y avait quasiment plus de savon. On devait rester plusieurs jours sans se laver ni pouvoir lessiver ses vêtements. Cela m'affectait beaucoup, car ma mère m'avait inculqué l'idée que, même pauvre, on devait soigner son apparence. Elle citait pour cela un beau proverbe : « Quand une dent est unique, elle doit briller ».

Le pain, surtout, était rationné, avec un système de tickets accordés pour chaque bouche à nourrir. Les files d'attente devant la boulangerie étaient longues. Pour s'y approvisionner, les meilleures heures étaient dans la nuit. J'y passais des heures, si bien que je n'étais pas très frais, le matin suivant, en arrivant à l'école avec le ventre creux.

Heureusement, je trouvai, à partir du CM1, un arrangement (peu avouable) qui me permit de prendre désormais de plus substantiels petits-déjeuners. Il se trouvait en effet que mon voisin de classe était un élève assez médiocre. Il s'appelait Hippolyte, et son père était le chef de gare. Nous avons fini par passer un accord : il copierait sur moi, et je bénéficierais en contrepartie d'un bon petit-déjeuner. Ainsi fut fait : sa moyenne générale monta en quelques semaines, l'amenant dans le groupe des dix premiers ; et je recevais de sa main, chaque matin, dans une belle serviette blanche, une grande tartine de pain beurré ! C'était un luxe inouï, inespéré. Notre petite affaire dura longtemps.

Autre grand souvenir : sa maman m'invitait à goûter, chaque fin de trimestre, dans leur maison. Pour la première fois, je voyais un vrai salon, avec des meubles, des fauteuils, des bibelots. Tout un intérieur dont le luxe me fascinait (alors que cet ameublement, somme toute, devait être assez banal). À un moment, certains camarades vendirent la mèche et le maître nous sépara. Nous étions désolés, car, de fait, nous étions devenus de très bons copains. Qu'à cela ne tienne, je lui soufflai de faire intervenir son père... Ce fut efficace : le directeur d'école dit au maître de nous laisser nous rapprocher sur le même bureau, et notre arrangement continua jusqu'à notre séparation en fin de CM2. Il quitta Rufisque, car son père avait été muté. J'ai souvent – en vain – tenté de savoir ce qu'Hippolyte était devenu, en France ou ailleurs.

De la guerre à proprement parler, nous n'avons eu qu'un seul signe proche : les bombardements de la flotte française libre dépêchée par de Gaulle en septembre 1940, pour arracher Dakar aux mains du pouvoir vichyste. Pendant les échanges de tirs entre les navires et l'artillerie disposée à terre, la population civile fut évacuée. Avec ma mère, nous sommes restés plusieurs jours dans l'intérieur du pays. Je crois que cette période recèle mes plus vieux souvenirs. Finalement, la tentative de débarquement échoua. De Gaulle dut faire retirer sa flotte.

Une courte scène incarne à jamais, dans mon souvenir, les motifs qui allaient, des années plus tard, justifier ma rébellion contre le pouvoir colonial. Je devais avoir une douzaine d'années. Autour de la résidence du délégué du gouverneur avait été instituée une interdiction : aucun « autochtone » n'avait le droit d'emprunter le trottoir. Nous devions rester sur la chaussée, ou marcher sur l'accotement de l'autre côté. Bien entendu, cette interdiction ne

s'appliquait pas aux Blancs. C'était inique, je le sentais confusément. Déjà, ce terme d'autochtone me blessait. J'aurais trouvé plus juste qu'on nous appelât Sénégalais. En fait, l'indignation était déjà en moi. Elle couvait. Je crois que l'événement en question fut l'étincelle, le fait déclencheur de la révolte que je développai par la suite.

Un jour, en arrivant à proximité de la résidence, avec des camarades qui se tenaient prudemment sur la chaussée, il me prit l'idée de monter crânement sur le trottoir. Mes camarades étaient gênés. Jute à ce moment, une fille arriva, que je savais être la fille du délégué. Elle était à peine plus âgée que moi. Nous marchions tous les deux en sens opposés. Arrivée à mon niveau, elle cessa ses pas, me toisa, et me lâcha, d'un ton sec :

— Descends.

J'eus un choc, fulminai intérieurement, et lui répondis :

— Non.

— Descends.

— Je refuse.

Alors elle me gifla. Ce fut plus fort que moi, j'eus le même geste. Bien entendu, des policiers eurent tôt fait de se jeter sur moi, et je passai la nuit au commissariat. Cette fille était vraiment une pimbêche. Honte à elle !

[...]